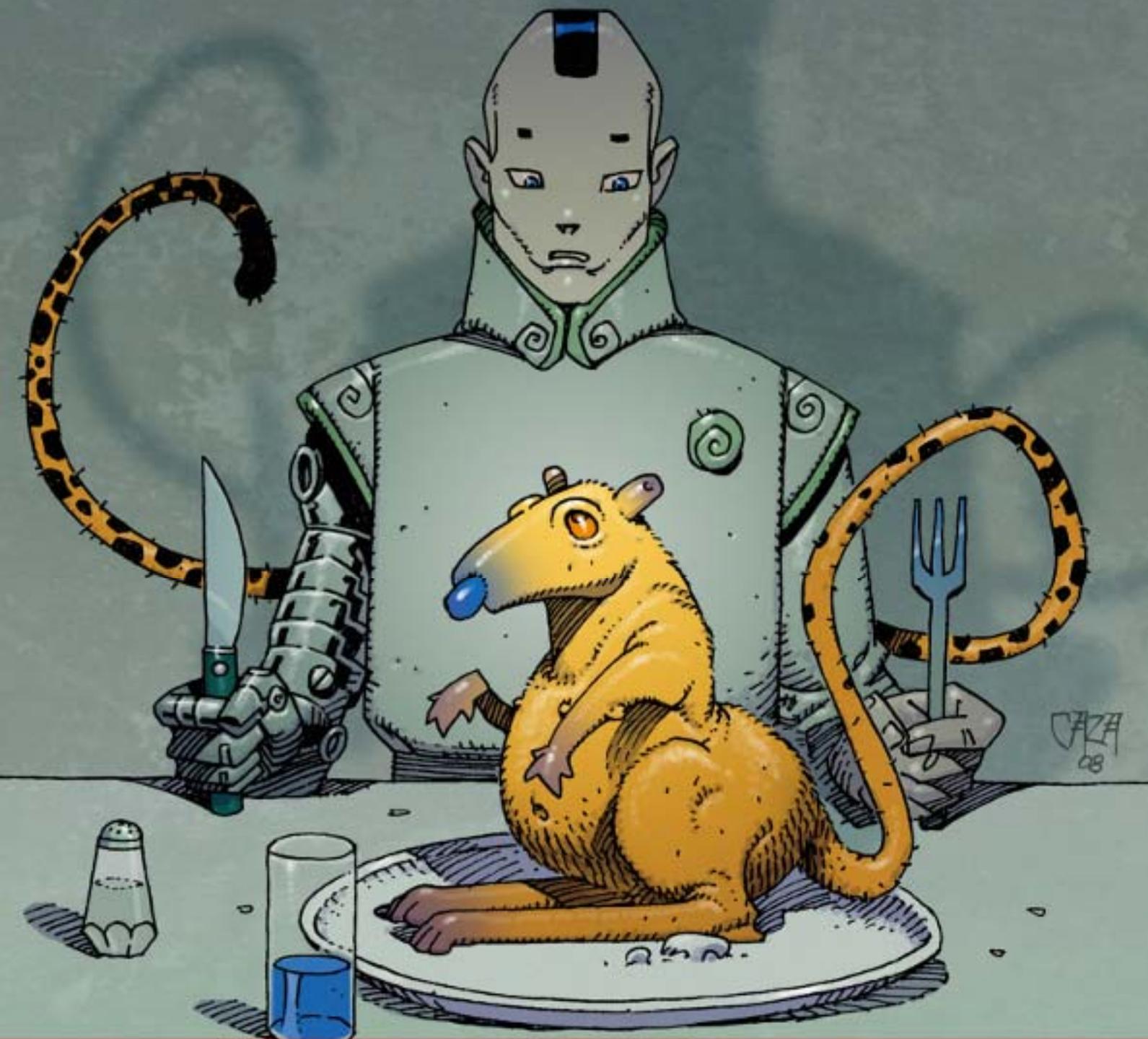


Roland C. Wagner

# Cette crédille qui nous ronge



NUMÉRIQUE

Extrait de la publication



présente

## **Cette Crédille qui nous ronge**

Roland C. Wagner

Chapitre I.....	3
Chapitre II.....	11
Chapitre III.....	19
Chapitre IV.....	26
Chapitre V.....	36
Chapitre VI.....	42
Chapitre VII.....	47
Chapitre VIII.....	53
Épilogue.....	60
Bonus : interview de Roland C. Wagner.....	64



*Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.*

## Cette Crédille qui nous ronge

### I

La première chose que l'on m'apprit à mon éveil fut que l'ambassadeur avait défuncté. Son Excellence Murail Denikar Exponentielle 3, Plénipotentiaire extraordinaire du Très-Puissant Gouvernement humain sis sur la planète Terre, avait succombé lors d'une partie de chasse dans les Monts Leibnitz, emporté par une avalanche.

Le *Source de Vie* avait donc franchi sans encombre les 14,5 années de lumière qui séparaient la Terre de Groombridge 1618, soleil tutélaire d'Océan.

Je tentai de m'asseoir. L'infirmière qui accompagnait l'homme en blouse blanche se précipita pour m'aider. Je voulus lui faire signe que c'était inutile, mais mon bras droit demeura inerte. Je baissai les yeux – pour découvrir le métal brillant d'une prothèse mec là où aurait dû se trouver ma main.

J'eus une seconde de vide intérieur. Certaines techniques de concentration ou de méditation vous apprennent à interrompre un instant le cours de vos pensées, certaines drogues ont un résultat analogue – mais il n'y a rien de tel que la surprise pour figer la conscience dans un présent sournois qui n'en finit pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je

— Défaut d'irrigation, répondit le chirurgien. Votre bras était perdu.

— Et vous ne pouviez pas m'en greffer un autre ?

— Ordre de Son Excellence. Vous voulez l'essayer ?

Capable de broyer une barre d'acier comme de manipuler l'aile d'un papillon entre ses doigts de métal, la prothèse était un superbe produit de la technologie terrienne. Quelques heures me suffirent pour en maîtriser l'interface bionique, mais il était évident à mes yeux que ce membre artificiel ne remplacerait jamais mon bras perdu.

Cette nuit-là, malgré mon état d'épuisement, j'eus un mal infini à trouver le sommeil.

Je sortis de l'hôpital le lendemain matin, accompagné par une infirmière fatiguée qui me lâcha dans le centre-ville, devant le porche surchargé du *Gay Paris*, le plus grand hôtel de Montmartre. Je restai immobile sur le trottoir, m'imprégnant de l'ambiance de cette nouvelle cité – de cette nouvelle planète. À première vue, peu de choses différenciaient cette place de son équivalent terrestre ; en dehors des vêtements parfois extravagants des passants, du ciel d'un bleu un peu trop vert et du faible nombre de véhicules, tout rappelait la Vieille Europe. L'architecture utilisait à merveille les possibilités de la pierre de taille et les magasins débordaient de produits frais – fruits et légumes colorés qu'il valait mieux ne pas aller voir de plus près pour ne pas rompre l'illusion.

En entrant dans le hall de l'hôtel, je fus assailli par une odeur que j'eus du mal à identifier – celle du bois récemment encaustiqué. Derrière un comptoir dont le marbre blanc contrastait avec le marron presque noir des lambris se tenait un réceptionniste chevelu, vêtu d'une longue robe rouge et de bracelets multicolores. Il m'adressa un clin d'œil.

— *Vus* arrivez d'la Terre, pas vrai ?

Un peu surpris par la présence à un tel poste d'un personnage à l'apparence non-conformiste, j'acquiesçai en silence. Sur ma gauche, une femme en haillons dévalait, en larmes, le grand escalier recouvert d'un somptueux tapis bordeaux. Elle se prit les pieds dans les lambeaux de sa robe et bascula en avant avec un cri d'épouvante. Je réagis d'instinct. Depuis que j'ai passé mon brevet de sauveur, l'année de mes quinze ans, je n'ai jamais manqué de porter secours à tout individu en péril qui croisait mon chemin. C'était mon métier, et c'était parce que je l'exerçais que je me retrouvais ici, à quinze années de voyage de la Terre, sur le premier monde colonisé par l'espèce humaine en dehors du Système solaire.

Tout en courant vers la jeune femme, j'effectuai une estimation de la manière dont j'allais intervenir. Si je plongeais au bout de cinq enjambées, les bras tendus en avant, elle viendrait s'y loger comme si sa chute avait fait partie d'un curieux numéro de cirque. Mais l'hibernation m'avait laissé dans un état de grande faiblesse ; je risquais de manquer de ressources pour donner l'impulsion nécessaire. Puis je me souvins que je disposais désormais d'une prothèse mec.

Je la libérai.

Le bras de métal s'enleva de mon épaule avec un crissement fort éprouvant pour les nerfs. Derrière moi, quelqu'un poussa un cri. Je sentis les extrémités métalliques des bioconnexions ballotter contre la synthépeau qui protégeait, pour un mois encore, ma chair mise à nu. Une sensation désagréable, mais nullement douloureuse.

La prothèse avait déjà refermé ses doigts puissants sur quelques fragments de tissu lacéré, interrompant la chute de la femme une fraction de seconde avant qu'elle ne retombe sur les marches, sous un angle tel qu'elle s'en serait au moins tirée avec une fracture.

Le bras mec la déposa délicatement sur un divan, puis vint s'ajuster à mon épaule, docile. J'étais moi-même surpris par son efficacité. Je lui avais donné un ordre et il l'avait accompli, estimant la situation et calculant sans aide la meilleure trajectoire d'intervention. Magnifique.

— Bravo, chum ! s'écria le réceptionniste. T'es terreurement rapide !

— C'est elle qu'il faut féliciter, dis-je en levant une main d'acier étincelant.

— Une prothèse mec ! s'écria un homme d'âge mûr qui portait un ensemble de tissu noir à la coupe d'une étrange élégance. Je n'en avais jamais vu.

Je demurai un instant estomaqué. Puis je me souvins qu'Océan était un monde sous-développé, une planète sauvage, barbare, voire hostile. Des objets comme les prothèses mec y étaient vraisemblablement importés de la Terre.

— Sur le plan technologique, nous n'arrivons pas à la semelle des Terriens, reprit mon interlocuteur. Océan produit de la bonnebouffe, tout comme Blau exporte des minerais. En échange, la Terre nous fournit les objets manufacturés dont nous avons besoin. Les prothèses mec n'en font pas partie. *Vus vos* êtes fait sectionner exprès ?

On m'avait prévenu qu'avec le temps la langue utilisée sur Océan s'était écartée du francintern, mais je ne pensais pas que c'était à ce point – surtout en ce qui concernait la prononciation.

— Vous voulez dire « amputer » ? m'enquis-je. Non, bien sûr. J'ai perdu mon bras durant le voyage... Erreur d'hypothermie.

— Et on *vus* a cybé ? coupa l'homme. Il *vus* manquait juste un bras et on *vus* a cybé ?

Je voulus lui répondre que l'on informatisait souvent des individus en bonne santé, mais le réceptionniste ne m'en laissa pas le temps.

— C'est kotzen, laissa-t-il tomber.

— *Vus* allez lui fichtre la paix ? rugit une voix féminine.

Je me tournai dans sa direction. La jeune femme que j'avais sauvée, remise de ses émotions, semblait décidée à prendre ma défense. Mais qui l'écouterait ? On ne prête pas attention aux paroles de ceux qui vivent couverts de haillons, je l'avais lu quelque part – sans jamais pouvoir le vérifier, puisqu'il n'y a pas de pauvres sur Terre.

Un reflet doré interrompit le cours de mes réflexions ; la « pauvre » en question portait une profusion de bijoux. Boucles d'oreilles, bagues, bracelets, colliers, broches – une vraie devanture de joaillerie. Du toc, bien entendu. J'effectuai tout de même une vérification. L'analyseur optique greffé au fond de mon œil droit se déclencha...

De l'or. C'était de l'or. Et d'authentiques pierres précieuses, certes mal taillées pour la plupart, mais d'une eau merveilleuse.

— C'est kotzen, répéta le réceptionniste. Je connais un agric qui s'est fait broyer les deux bras en 24... On ne lui en a même pas remis un seul !

— Fichtre-lui la paix, morloquard ! Il vient d'arriver, il entrave pas un mot de c'que *vus* bayavez !  
Le chevelu hocha la tête.

— *Vus* d'vez avoir raison, damzelle. Mais ça rend colère, non ?

L'homme en noir me donna une claque sur l'épaule.

— Tcas, *vus* savez *vus* en servir ! Bienvenue sur Océan !

J'étais sans cesse harcelé par l'impression trompeuse de ne pas avoir quitté la Terre. J'étais entré au Centre d'hypothermie de Milan le 9 janvier 2614 à neuf heures trente. La première injection m'avait plongé dans le néant une demi-heure plus tard. Je m'étais éveillé le 4 novembre 2629, vers midi. Du gouffre d'espace traversé par le *Source de Vie*, de ce quasi-million d'unités astronomiques, je n'avais même pas eu conscience. La seule solution de continuité entre la Terre et Océan avait été un sommeil peuplé de rêves en noir et blanc. Lorsqu'on est endormi, huit heures ou quinze ans ne font guère de différence, songeai-je avec philosophie en serrant les mains qu'on me tendait.

La femme aux haillons si luxueux se fraya un chemin à travers la vingtaine de personnes agglutinées dans le hall du *Gay Paris*. Elle les écarta et vint se planter face à moi. Être le point de mire de l'assistance me gênait horriblement ; sur Terre, on ne m'aurait même pas remercié – et encore moins félicité. Je commençais à mesurer l'abîme qui me séparait de ces gens bizarrement vêtus.

— *Vus* n'espérez pas *vus* en tirer sans allégeance, j'espère ? (Elle secoua la tête.) Suis-je foule, *vus* ne savez même pas ce que c'est !

Quelques personnes acquiescèrent à voix haute avant même que je ne confirme. Un sauveur n'attend rien de la part de ceux qu'il sauve. Pas même de la reconnaissance. Il agit parce qu'il *doit* agir, parce qu'il est ainsi fait qu'il ne peut laisser une créature intelligente exposée au danger.

— Je *vus* invite à sûper, proposa-t-elle. Nous pourrons ainsi faire connaissance, qu'en dachtez-*vus* ?

— *Dachter* ?

— Qu'en... pensez-*vus*, traduisit-elle. N'hésitez pas à me reprendre. Nous autres, Océaniens, sommes often... souvent difficiles à comprendre pour les Terriens. Les nouveaux arrivants ont tujûrs un problème d'adaptation. (Elle tortillait nerveusement une mèche blonde autour de son index droit.) Je dois éponger mon allégeance. Alors, c'est d'accord ?

J'acceptai. Un guide ne me serait pas inutile dans cette cité de cinq cent mille habitants dont je ne savais rien. Je fis un rapide saut à ma chambre, vérifiai la présence de mes bagages, puis rejoignis la jeune femme qui m'attendait dans le hall.

— Pourquoi pleuriez-vous ? lui demandai-je une fois dehors.

Elle eut un geste qui ne signifiait rien pour moi. Ses bracelets s'entrechoquèrent avec un tintement cristallin.

— Un moment de dépouille, dit-elle avec un sourire.

— Affaire de cœur ?

— *Vus* devenez indiscret.

Je n'insistai pas. Une fille de la Terre aurait été enchantée qu'un sauveur s'intéresse à elle, aux raisons de son désarroi. Notre rôle dans la couverture psychiatrique est modeste, mais en rien négligeable. Nous savons écouter et conseiller, même si ce n'est pas notre rôle principal, et l'on n'hésite pas à se confier à nous. Un sauveur n'ira jamais juger qui que ce soit, ni utiliser les renseignements qu'il pourrait obtenir. Secret professionnel.

— J'espère que je ne vous ai pas offensée, repris-je.

La jeune femme s'immobilisa, une étrange lueur dans le regard. Je crus que je venais de commettre un impair.

— L'ambassadeur a autorisé, au nom de la Terre, la dislocation de l'Unité de recherches zoologiques.

— Quel rapport avec vous ?

— Je la masterisais. Aujourd'hui, j'étais venue pour essayer de convaincre Son Excellence de revoir sa décision.

— Vous ne saviez pas qu'il était mort ?

— Non, sûr... Hêlà, une seconde ! Comment se fait-il que *vus* le sachiez, *vus* ?

— J'étais son garde du corps.

— Et *vus* n'avez rien pu faire ?

— On m'a éveillé hier matin.

— Tout ça n'est pas carré, dit-elle en fronçant les sourcils. Quand j'ai toctoché chez l'ambassadeur, il y avait du monde dans sa chambre. Des officiels. Ils ont été kotzen.

— C'est-à-dire ?

— Impolis, vulgaires, obscènes... Pas d'équivalent en francintern. Je ne leur en veux pas ; ils ont leurs crédilles, comme toumonde. Mais, sur le moment, ça m'a fait pleurer, *vus* voyez ?

— Le choc plus la déception, marmonnai-je. Vous avez pu voir ce qu'ils faisaient dans la chambre de Son Excellence ?

— Ils fouillaient ses bagages.

Je tressaillis.

— Vous en êtes certaine ?

— C'étaient des officiels, des rères du gouv féd ! Ils devaient avoir une bonne raison, non ?

Je fus tenté de regagner immédiatement l'hôtel, pour intercepter ces hommes avant qu'ils ne quittent les lieux. Une réaction instinctive, irraisonnée. J'étais sur Océan, pas sur la Terre. Ici, je